

L'aurore des chrysalides

Un roman de Yanis Taieb

Yanis Taieb

L'Odyssée des Chrysalides



L'Aurore des Chrysalides

Tome I



Chapitre 1

Se perdre dans la ville

Il est des endroits où tu te sens perdu au milieu de nulle part, des moments où tu te sens perdu un peu partout...

J'aurais pu me sentir perdu là au milieu de Tokyo, perdu au milieu de ces immeubles à perte de vue, de ces foules à perte de rue mais il n'en fut rien. Après vingt quatre heures de voyage, j'étais frais comme un gardon, tu sais ce gardon qu'on aurait pêché et laissé sécher, pendant trois jours, en plein cagnard. Pourtant, je ne ressentais pas la fatigue, j'étais comme emporté, transporté, happé par je ne sais quoi, une espèce de sentiment de liberté, une libération. Ici, je n'avais pas d'attache, je ne connaissais rien, je ne connaissais personne, j'avais largué les amarres. Ici pas la peine de jouer à cache-cache, je pouvais flirter avec le hasard, danser avec un éclair, un flash, et peut être recommencer mon histoire. J'étais comme ces gens qui vont boire un café ou acheter une baguette de pain, là juste au coin de la rue et qui disparaissent à jamais, qui s'effacent sans face à face.

Jusque-là, je n'avais jamais compris comment on pouvait

en arriver à faire table rase de son passé, effacer d'un seul coup le chemin parcouru, son parcours et ses traces, tirer un trait sur ces visages connus, ces regards familiers et recommencer ailleurs sur un autre chemin, avec d'autres visages, d'autres regards. Mais je commençais à comprendre ces sentiments qui peuvent pousser quelqu'un à vouloir se débarrasser de son décor, se déshabiller de sa vie, se déshériter, exercer son droit de retrait, son droit à l'exil, son droit à l'oubli. Je comprenais que ça relevait, à cet instant, d'un geste salutaire quand les seuls choix que tu as sont, de quitter le chemin sur lequel tu marches, en y laissant à jamais tes traces de pas vides, ou quitter le chemin de la vie. Oui je venais de comprendre ce qui se passe dans l'esprit de ceux qui, tout à coup, disparaissent sans laisser de messages, sans laisser de signe, sans laisser d'adresse.

Alors, j'eus un pincement au cœur, en pensant à eux...eux ces irrationnels, ces irresponsables, ces lâches. Car qu'y a-t-il de plus rationnel que de s'éclipser d'un chemin où l'on n'a pas sa place, où l'on ne laisse même plus de traces, où elles s'effacent au fur et à mesure qu'on avance comme si on n'était déjà plus là ou pire comme si on n'existait même pas? Qu'y a-t-il de plus responsable que de choisir la vie à la mort, que de choisir de rester de soi le plus fort, être ce château fort même au cœur de la nuit, quand la vie se tord?

Qu'y a-t-il de plus courageux que d'accepter de recommencer à zéro, d'essayer de trouver une autre terre d'asile, un autre port, lutter avec son destin en corps à corps, encore une fois? Non, loin de moi l'idée de faire l'apologie de la fuite mais il est des moments, il est des circonstances, il est des situations où la fuite est un ultime souffle de vie, un dernier cri pour pouvoir essayer d'exister, un effort suprême pour redonner un sens à son existence.

J'aurais pu me sentir perdu là au milieu de Tokyo mais il n'en fut rien. J'avais pris le Narita express, le train qui relie le deuxième aéroport international de Tokyo au centre de la mégapole ; autant dire le train qui relie Tokyo à Tokyo puisqu'à part les toutes premières minutes de trajet, il me sembla que j'avais traversé une interminable zone urbaine sur les soixante kilomètres. A l'arrivée à la gare, je n'eus aucun mal à trouver la direction du métro : il suffisait de suivre la foule, la bonne...! Et là, enfin dans le métro, je rêvais à ce bain tant attendu que je pourrais prendre dès que je serais installé dans ma chambre d'hôtel quand je tombais en admiration devant un tableau, au loin, dont je ne pouvais dire précisément son style. Etait ce du cubisme, du futurisme, du surréalisme, de l'art figuratif, pop ou post moderne, ou encore un courant pictural en vogue au pays du soleil levant ? Impossible de répondre à la question. Et

puis de toute façon, je fus moins charmé par l'œuvre, quand en m'approchant, je réalisais qu'il s'agissait du plan du métro et qu'il allait falloir que je me dépatouille entre les lignes de toutes les couleurs qui s'entrecroisaient à l'infini et des noms de stations à n'en plus finir, imprononçables et donc très difficilement mémorisables pour quelqu'un qui a plutôt une mémoire auditive. Outre cet obstacle que j'avais bien l'intention de surmonter car je n'avais pas du tout envie de passer la nuit dehors ou dans la salle d'un Mac Donald's comme nombre de ces banlieusards n'ayant pas pu rentrer chez eux, il m'arriva une aventure épique pour ne pas dire burlesque qui aurait été digne d'un sketch absurde de Charlie Chaplin ou bien de Fernand Raynaud.

Je me dirigeai vers les caisses pour acheter mon ticket de métro. Il n'y avait là que des automates, personne pour me guider. Aussi, j'entrepris de déchiffrer tant bien que mal le mode opératoire. Après tout qu'y avait-il de plus similaire à un automate, qu'un autre automate ? Après quelques manipulations plus ou moins infructueuses, je choisis donc mon ticket et introduisis un billet provenant du change que j'avais préalablement fait à l'aéroport. Non, la machine refusait ce billet quel que soit le sens d'introduction ; alors j'en introduisis un autre, puis un autre, puis un autre...jusqu'à ce que j'eus épuisé une bonne partie des

billets en ma possession. Alors, je décidais de changer de machine, peut-être aurais-je plus de chance de décrocher le jackpot avec la suivante ? Mais là, même cause, même effet : pas plus de réussite...Ça faisait déjà une quinzaine de minutes que je m'évertuais à acheter un simple ticket de métro et je commençais sérieusement à perdre patience : la moutarde me montait au nez et pourtant je n'avais pas encore goûté cette fameuse spécialité nipponne : la sauce wasabi.

Incapable pour l'instant de trouver la solution par moi-même, je me décidai à faire appel à la science d'un autochtone, un Tokyoïte comme on les appelle. Et là, quelle ne fût pas ma surprise en constatant avec une certaine stupeur que les interlocuteurs que j'essayais d'aborder commençaient à prendre la fuite dès la première syllabe du premier mot d'anglais que je prononçais. J'appris plus tard qu'il ne fallait pas voir dans cette réaction un quelconque grief, forme d'irrespect ou crainte par rapport à ma personne mais uniquement un réflexe culturel typique chez les Japonais, qui, face à une situation qu'ils ne sont pas en mesure de maîtriser, en l'occurrence, la compréhension de mon anglais, préfèrent prendre la fuite en s'éclipsant avec un salut et un sourire.

Après de multiples et vaines tentatives d'établir le dialogue avec un Tokyoïte, je commençais à me demander si je ne devais pas déclencher une balise Argos ou encore faire une grosse crise de nerf, là au milieu de la station, jusqu'à ce que quelqu'un ne se décide à me prêter assistance pour résoudre ce problème qui n'aurait du être qu'une simple formalité : acheter un ticket de métro. L'absurde et le ridicule de la situation m'aidaient à garder mon sang froid et finalement, je réussis à convaincre un japonais à s'intéresser à mon cas. Un homme âgé qui ne parlait pas plus l'anglais d'ailleurs que les autres, probablement un bienfaiteur de l'humanité, en tout état de cause, un ange que le ciel m'avait envoyé, eut la gentillesse de se pencher sur ma problématique. Après plusieurs tentatives infructueuses, je vis ses yeux s'illuminer alors qu'il sembla comprendre d'où venait l'erreur. Il prit ainsi un billet de sa poche et miraculeusement, la machine l'accepta. Il me montra alors le type de billet qu'il avait introduit, il était du même montant mais la version était différente. Plus tard, à l'hôtel, on m'expliquera que les billets que j'avais en ma possession était une ancienne version, certes toujours en circulation mais ne fonctionnant plus sur les automates du métro. Enfin pour l'heure j'étais délivré de ce labyrinthe. Oui vraiment, j'aurais pu me sentir perdu là au milieu de Tokyo mais il n'en fut rien !

J'avais déjà beaucoup voyagé. J'avais parcouru une bonne partie de l'Europe, fait plusieurs traversées de l'Atlantique et séjourné dans différents pays situés « où le soleil se lève » mais Tokyo c'était différent. Ici tu es tout de suite secoué non pas par les fréquents séismes mais par le choc des cultures. Au Japon, on a inventé un système de société, à priori, parfaitement inadapté à l'espèce humaine et pourtant cela fonctionne, enfin ça en a l'air. Dans ce modèle basé sur une interprétation volontairement particulière de la philosophie bouddhiste, la notion de groupe est prioritaire et passe avant celle d'individu. Imaginez un tel système en France ou en Italie...Les japonais ont, au moins, eu le mérite, d'explorer et de développer un type d'organisation humaine qui s'avère particulièrement efficace et extrêmement résiliente. Il n'est pas étonnant de constater que le pays se soit si rapidement remis d'une catastrophe aussi grave que Fukushima, quand n'importe quel autre pays aurait sombré pendant des décennies. C'est d'ailleurs à travers sa préoccupation de la survie du groupe que l'on perçoit de la façon la plus évidente, les aspirations bouddhistes de la société japonaise qui de ce fait élude, quand même, la question de l'individu. Or il me semble que si chacun de nous a une âme, un cœur, un souffle, ce n'est pas pour rien et que l'on ne saurait concevoir un système

qui puisse servir l'être humain sans considérer la spécificité de chacun de nous...

J'aurais pu me sentir perdu là au milieu de Tokyo mais il n'en fut rien car je m'étais déjà perdu moi-même. Je m'étais perdu aux confins d'un autre monde, aux frontières d'un autre rêve, au contour d'une autre danse, en recherchant la cadence, la chaleur de ces nuits, un sursis, un répit, ma repentance, une dernière chance, mon billet pour l'oubli. Je m'étais perdu au croisement d'un chemin, au dédale d'une rue, à l'intersection d'un carrefour, à l'embranchement d'un pont. Je m'étais perdu devant une glace sans tain quand on ne se reconnaît plus, quand les jours sont trop longs, quand les mots sont trop courts. Je m'étais perdu comme on se déshérite, j'étais devenu orphelin de ma vie, je m'étais perdu comme on se déshabite comme lorsque l'on se fait tout petit. Je m'étais perdu pour retrouver mon souffle, pour retrouver le fil de mon destin. Je m'étais perdu avant que ma vie n'arrive à bout de souffle, avant d'en devenir le passager clandestin. Je m'étais perdu au fil du temps, celui qui passe et qui ne reviendra plus. Je m'étais perdu, je ne savais même plus depuis combien de temps, j'étais en soldat inconnu.

*Se perdre dans la ville
Arpenter les trottoirs
Et danser sur un fil
Laisser sa chance au hasard*

*Rompre ces liens subtils
Qui nous retiennent au départ
Il y a des batailles futiles
Et des combats sans victoire*

*Vas y enivre toi de ces vapeurs torrides
Tu peux toucher du doigt l'aurore des chrysalides
Elles t'emmèneront là bas loin des saveurs insipides
Loin des violences de Troie et des chants d'Eneïde*

*Se perdre dans la ville
Dédale de couloirs
Parfum de l'exil
Comme exilé d'un soir*

*Un soir plus fébrile
Faire le grand écart
Et puis ainsi soit-il
Le doute nourrit l'espoir*

*Vas y enivre toi de ces vapeurs torrides
Tu peux toucher du doigt l'aurore des chrysalides
Elles t'emmèneront là-bas loin des saveurs insipides
Loin des victoires de Troie et des chants d'Eneide*

*Se perdre dans la ville
Déposer sa mémoire
Dans un instant fragile
Qui peut changer l'histoire*

*Redevenir argile
Se fondre dans le brouillard
Dans ces brumes fertiles
Qui défient l'illusoire*

*Vas y enivre toi de ces vapeurs torrides
Tu peux toucher du doigt l'aurore des chrysalides
Elles t'emmèneront là-bas loin des saveurs insipides
Loin des guerres de Troie et des chants d'Eneide*

Chapitre 2

Un jour comme ça

Se perdre, ce n'est pas une fuite en avant, c'est une fuite en arrière, c'est fuir son passé, ce que l'on a vécu, celui que l'on a été, celui que l'on n'était pas, celui que l'on n'était plus, celui que l'on n'a jamais été. Se perdre, c'est faire table rase, relancer les dés, se déconstruire, se démolir, comme un immeuble que l'on abat de l'intérieur en ne laissant que les façades. Relancer les dés, se débarrasser, se détourner, se déconditionner, se détacher, se dérouter, se défaire, se déverrouiller, se déshabiller, se déformer, se décomposer, se démanteler, se déstabiliser, se désertier, se désincarner, se défigurer, se déshériter, se démentir. J'avais tant de blessures dont je n'avais même pas conscience. On a tous des blessures que l'on panse depuis le jour de sa naissance, on a tous des blessures dont on essaie de guérir tout au long de son existence, des blessures plus ou moins présentes, plus ou moins pesantes, plus ou moins profondes mais je crois que parmi les plus graves, se trouvent celles dont on n'a même pas conscience car celles là, elles te rongent et te bouffent de l'intérieur sans que tu t'en rendes compte jusqu'au jour où tu réalises le mal qu'elles te font, jusqu'au jour où tu réalises que tu ne pourras plus les guérir. Alors là, il faut avoir encore la force,

là, il faut avoir encore la foi pour pouvoir faire table rase, pour trouver le courage de relancer les dés, de recommencer encore une fois, là où on avait échoué.

Je l'avais aimé comme un fou comme une princesse, j'avais été jusqu'au bout, au bout de l'ivresse. J'avais jeté mon feu comme j'aurais donné ma vie, je m'étais brûlé les yeux, je m'étais brûlé les mains et le cœur aussi et puis je m'étais égaré au milieu de ce rêve déçu, comme un ange qui tombe, comme l'ange déchu. Avais-je trop rêvé, trop espéré, trop attendu ? A trop imaginer, m'étais-je oublié, m'étais-je perdu ? Je ne sais pas, je ne sais plus. Je sais que j'avais cru en l'amour, j'avais cru en cet amour. J'y avais cru tellement fort que parfois quand je m'endors, je m'entends encore lui dire je t'aime. Je sais qu'elle m'aimait aussi. Alors que s'était il passé pour que l'on en arrive là ? Quel orage, quel tempête, quel ravage, quelle défaite, quel outrage pour que nos têtes à têtes deviennent des naufrages ? J'ai recherché pourquoi, j'ai recherché comment, j'ai recherché en moi, j'ai recherché avant mais à quoi bon chercher quand il n'y a plus rien à trouver ? Et puis l'Amour, j'en avais tellement semé pendant toutes ces années. J'en avais donné à tous ceux qui étaient autour de moi, à presque tous ceux que j'avais rencontrés. J'aurais pu en donner à la terre entière si j'avais rencontré la terre entière.

J'avais semé l'Amour comme on sème le vent
J'avais semé l'Amour au soleil levant
J'avais semé l'Amour comme on aime un enfant
Pour qu'il puisse un jour devenir un géant
J'avais semé l'Amour comme un nouveau printemps
J'avais semé l'Amour inlassablement
Au goutte à goutte, jour après jour, en attendant
Que l'on soit des millions pour remplir un océan
J'avais semé l'Amour
Comme un vagabond
Un rêveur, un troubadour
Comme on construit des ponts
J'avais semé l'Amour
Entre Humour et calembours
Les faire sourire vraiment
Pour qu'ils retrouvent en eux l'enfant

L'Humour ? Pendant toutes ces années, j'utilisais l'humour pour toucher les autres, pour briser la glace, pour les aider à lâcher prise, sortir de leur torpeur, briser leurs chaînes, déshabiller leurs peurs, déposer leur armure et leur haine. L'Humour ? J'avais fait de l'humour mon geste d'Amour, faire jaillir tout autour un autre monde, un autrement, un monde qui flotte au vent, pas besoin de discours, il suffit d'aimer, de vrais sentiments qui touchent l'âme et le cœur, qui désarment, qui caressent, qui effleurent.

J'avais semé l'Amour
A en faire saigner mon cœur
A en perdre la lumière du jour
A ne plus sentir ma douleur

Ce n'est pas parce ton cœur déborde d'Amour qu'il faut en
donner à n'importe qui !

J'avais semé l'Amour
Sans attendre en retour
Mais quand les jours se sont faits plus lourds
Je me suis retrouvé seul sans recours
J'avais semé l'Amour
Jusqu'à ce jour comme ça
Où les mots sont devenus trop courts
Où j'avais perdu mon dernier combat...

*C'était un jour comme ça
Je marchais dans la rue
Je ne comprenais pas
Je ne comprenais plus
A chacun de mes pas
J'étais un peu plus perdu
Qu'est ce que je foutais là
Qui j'étais devenu*

*Prisonnier de mes rêves
Comme le dernier reclus
Comme ce jour qui s'achève
En soldat inconnu
Ici c'est marche ou crève
Crève si t'en peux plus
Ici y'a pas de trêve
Y'a pas de sous entendus*

*A chercher à courir après le temps perdu
Aux aiguilles de l'horloge de la vie suspendu
Tu deviens un fantôme comme un malentendu
Tu erres en erratum près de l'âme du pendu*

*C'était un jour comme ça
Je marchais dans la rue
Comme on va au combat
Quand on a trop combattu
Quand le ciel est si bas
Qu'il n'existe même plus
Quand plus tu te débats
Plus l'espace est exigü*

*J'étais comme invisible
Je passais inaperçu
Comme un mot illisible
Dans un livre disparu
La dernière des bibles
D'un monde corrompu
Un son inaudible
Le vide absolu*

*A chercher à courir après tes rêves déçus
Au dessus du vide attacher un fil tendu
Et dans un élan intrépide te lancer dessus
Dans une geste stupide, comme un fruit défendu*

*C'était un jour comme ça
Je marchais dans la rue
Je ne comprenais pas
Je ne comprenais plus
A chacun de mes pas
J'étais un peu plus perdu
Qu'est ce que je foutais là
Qui j'étais devenu*

C'était un jour comme ça, je marchais dans la rue, ma vie défilait à chacun de mes pas, je ne la reconnaissais plus. C'est comme si le sol se dérobaît à la fois devant et derrière moi, dès que je posais mon pied dessus, comme si je marchais tel le funambule, sur un fil suspendu dans le vide absolu. C'était comme si je reniais mon passé, je rognais mon avenir, comme si j'étais sur le point de tomber, dans un gouffre à n'en plus finir, sans rien pour m'accrocher, sans même pouvoir pousser un cri, je me désincarnais, je désertais ma vie. Je regardais l'étendue de ma dernière défaite, je voyais tous ces fils tendus au dessus de ma tête et tout à coup j'ai entendu une voix qui me disait :

-« Viens goûter ce fruit défendu. » « Je suis ton avenir, ton présent et ton passé; je vais te conduire vers l'éternité. »

J'ai crié, je me suis débattu mais je n'étais déjà plus là, j'avais disparu de ce monde ici-bas. Aspiré par cette lumière, je me suis mis à monter au ciel. Je m'en allais rencontrer Saint Pierre, je retournais auprès de l'Eternel.

C'était un jour comme ça, quand tu es rattrapé par ta propre histoire, qu'elle te dépasse, qu'elle te dépouille, qu'elle te conduit dans une impasse et verrouille à clé la porte de tes rêves, tes espoirs, ton avenir et d'un coup de glaive, coupe le fil de ta mémoire et de tes souvenirs. Alors à ce moment-là, tu n'es plus rien, tu n'es plus personne.

Alors à ce moment là, tu n'entends plus que ce brouhaha qui résonne, ton souffle se fait plus court, tu cherches à respirer, tu manques d'air, tu commences à tituber et puis tu te laisses envelopper par cette lumière... ou bien dans un dernier sursaut, dans une ultime bataille, tu te redresses, tu ouvres bien grand la bouche en direction du ciel pour happer ces gouttes de pluie, ces gouttes d'éternel. Dans un dernier sursaut, dans une ultime bataille tu parviens à sauver ta peau en déposant ta mémoire quelque part, autre part, en suspendant tes rêves au souffle du samurai.

Chapitre 3

Croiser le fer avec son destin

Ce jour là, je compris que je n'avais qu'une seule issue, revenir sur mes pas. Foutu pour foutu, autant mourir au combat. J'avais intensifié mes voyages, je tutoyais mes naufrages, comme pour mieux les effacer, essayer de retrouver un souffle de liberté. Je naviguais entre la France et la Grande Bretagne. Je savais que je perdrai cette bataille car ma voie était encore ailleurs pas à Londres où je me battais avec des ombres. De savoir que cette lutte n'était qu'un leurre, par moment, je me lâchais totalement, je lâchais prise et je découvrais un autre monde, une sorte d'envers du décor. A plusieurs reprises, j'ai même touché la magie du bout des doigts et même si je n'y croyais pas, même si ce n'était pas ma voie, j'ai failli réussir sur ce chemin qui n'était pas le mien, modifier définitivement ma trajectoire et mon destin. C'est incroyable le pouvoir du lâcher prise : il peut t'emporter n'importe où, il peut t'emporter nulle part, il peut t'emporter partout...

...Sur ces chemins de traverse où j'ai traversé mon histoire, celle de ma vie mais bien au-delà de vies dont je ne soupçonnais même pas l'existence, j'ai au moins puisé

quelque chose que j'avais perdu depuis longtemps, la foi. J'avais retrouvé ma bonne étoile, celle qui guiderait mes pas, même dans le noir, même si le ciel se voile, même si je suis perdu à la croisée des routes entre le présent, le futur et les murmures de ma mémoire. Les retours d'Angleterre, des trajets de quatorze heures, quelquefois plus, du fait de la fatigue, qui m'obligeait à m'arrêter plus souvent, se terminaient toujours par cette route, la route des quatre églises. Quatre églises pour un seul homme, quatre églises pour une seule vie, quatre églises pour un appel au *parabellum*, quatre églises quand tu es au bord de l'asphyxie. Peu importe le temple, peu importe le Dieu, peu importe ce que tu contemples, peu importe tes prières, on a tous en nous ce feu, cette énergie du désespoir, il suffit d'un seul repère pour avancer même dans le brouillard. On porte tous en nous les gènes des survivants de l'Apocalypse, on a tous en nous cet espoir qui nous reste même au cœur de l'éclipse, cette force de croiser le fer avec son propre destin...

Retrouvez l'intégralité du roman

L'aurore des chrysalides

de Yanis Taieb

sur

JJ-Publisher.com

